

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Pour non-liseurs

Volume 31, numéro 3 (183), juin 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31737ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1989). Compte rendu de [Pour non-liseurs]. *Liberté*, 31(3), 163–172.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

POUR NON-LISEURS

RÉJEAN BEAUDOIN
JACQUES FOLCH-RIBAS
JEAN-PIERRE ISSENHUTH
GILLES MARCOTTE
ROBERT MELANÇON
FERNAND OUELLETTE
PIERRE VADEBONCŒUR

Juliette et Feluettes

À la télévision, je regarde régulièrement *Night Heat*, *Miami Vice*, *L.A. Law*, *Matlock* et *The Equalizer*, et c'est dire si je suis au courant des drames et problèmes du monde actuel.

Mais c'est à ma télévision à moi, la télévision du Québec, la télévision francophone du Québec, que j'apprends les choses les plus extraordinaires, que la vérité pour ainsi dire me frappe en plein front.

L'autre jour, à la fin d'une émission d'information, à TV 5, on interviewait une charmante et guillerette chroniqueuse sur l'actualité théâtrale de la métropole. Je fus donc tout ouïes non moins que tout yeux. On parlait de deux pièces récemment présentées, l'une au TNM, *Les Feluettes* d'un nommé Bouchard, l'autre, *Roméo et Juliette*, traduite de l'anglais. La première semblait très bonne. Mais, vouée à la défense et illustration de l'homosexualité masculine, demanda l'interviewer, comment se fait-il qu'elle n'ait pas provoqué un scandale? C'est que, répondit la chroniqueuse, depuis *Les Fées ont soif* nous avons mûri, nous sommes devenus plus intelligents, plus tolérants; et c'est aussi que l'auteur a eu le génie — «textuel», dirait Lautréamont — de rendre les personnages oppo-

sés à la chose si odieux qu'aucun spectateur n'oserait s'identifier à eux. Mine de rien, sans me forcer, je venais d'apprendre le vrai sens du mot *génie*.

Mais enfin, de revenir à la charge l'interviewer, ces deux pièces n'auraient-elles pas quelques petits défauts? Cherchez bien. Pour la pièce de l'Anglais, ce ne fut pas long à venir: *Roméo et Juliette* comporte des longueurs inacceptables, l'auteur se répète à n'en plus finir, et il est étonnant que depuis trois cents ans on n'ait pas songé à l'abréger. Quant aux *Feluettes*, à part quelques petites explosions de misogynie, difficilement explicables dans un tel contexte, rien à reprocher, c'est la note A plus.

On dort bien, après ça.

G.M.

Le charme d'un magasin général

Claude Michel Cluny et les éditions La Différence lancent «Orphée», une collection de poche de poésie universelle. Les sept premiers titres, qui viennent de paraître, illustrent la diversité des provenances et des tendances: *Psaumes pénitentiels* de David, *Stèles* de Segalen, *Une ardente solitude* de Sandro Penna, *Douze poèmes* de Hölderlin, *Le Promeneur* de Odilon-Jean Périer, *Livre de l'Ami et de l'Aimé* de Raymond Lulle, *Sous l'Étoile du Chien* de D.-H. Lawrence. Tous les poètes traduits sont publiés en édition bilingue. Les quarante-quatre prochains titres, déjà connus, annoncent un magasin général de la poésie, plein de charme, débordant de spécialités de tous temps et de tous pays. Demandez Sophia de Mello Breyner, Eliseo Diego, Joseph Rabearivelo, Camilo Pessanha, Zbýnek Hejda: vous les aurez. Eux et beaucoup d'autres que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam.

J.-P.I.

Ceux, celles, (les ceusses)

Citation no 1

«Chaque homme, femme décide de la place qu'il, elle occupe dans le monde; mais il faut qu'il, elle en occupe une, il, elle ne peut jamais s'en retirer. Le, la sage est un homme, femme parmi les hommes, femmes et sa sagesse même est le produit de lui-même, elle-même.»

Citation no 2

«C'est une nation dont on peut dire qu'elle est faite de main d'homme, de femme. Le, la, Français, aise, se contente de peu. Il, elle n'a pas de grands besoins matériels. Même il, elle considère avec un certain scepticisme le développement du machinisme.

«Nos constructeurs-trices ont toujours visiblement conçu leurs édifices d'un seul jet. Nous ignorons entièrement les méthodes, la culture technique et théorique, les connaissances mathématiques et mécaniques de leurs grands-des créateurs-trices.»

Citation no 3

«L'étudiant-e choisit lui-même, elle-même son, sa tuteur-trice et soumet son choix au sous-comité d'admission et d'évaluation. L'étudiant-e et le sous-comité d'admission et d'évaluation conviennent du choix d'un-e directeur-trice de recherche et d'un-e co-directeur-trice au besoin, après acceptation de ces derniers.»

Diabole-esse! D'où sortent ces textes de fin du monde? Qu'est-ce que ce triomphe du hoquet?

Le texte no 3 sort tel quel de l'Université du Québec à Montréal, plus précisément du «bureau du doyen adjoint, décanat des études avancées et de la recherche». Il y a quarante pages de ça. Il s'agit d'une publication officielle de l'UQAM intitulée *Procédures administratives et règles de présentation* (juin 1986), rédigée, dit la préface, «à l'intention des

étudiants-es, de leurs directeurs-trices de programmes, des professeurs-es appelés-es à évaluer... etc.»

(Le texte no 2 est de Paul Valéry.)

(Le texte no 1 est de Simone de Beauvoir.)

Des fous! Pardon, j'oubliais. Des folles.

P.V.

Répudiation

Lorsque je vous ai rencontrée, j'étais en train de devenir fou. Il me semblait que j'avais pour cela de très bonnes raisons, des raisons irréfutables. J'étais très absorbé par mon entreprise et je la sentais progresser avec une trouble satisfaction. J'ai trop souvent caressé ce projet sans jamais parvenir à le mener à terme: la déraison est un but difficile, mais cette fois j'avais l'impression d'être sur la bonne voie. Une poussière d'idées me voltigeait dans la tête et ce nuage sans consistance m'accablait comme une rocailleuse obsession. Je me trompais encore. Et vous alliez être à votre insu la correctrice de mon erreur. Il m'est arrivé si souvent de voir mes hantises s'évanouir sans plus laisser de traces que des fantômes. Combien de fois me suis-je cru irrécupérable pour tout commerce avec mes semblables, qu'il s'agisse d'amitié, de travail ou de simple mondanité? Au moindre contact humain cependant, ma misanthropie se dissipait et du coup ma dépression s'en trouvait normalisée. Il avait suffi du premier venu pour me priver du sentiment de ma détresse et de la certitude de ma singularité. La plus insignifiante expérience de communication m'est un brevet de santé mentale et tout mon effort de dérèglement est alors à recommencer. Au point où j'en étais dans ma démarche, le peu de résistance de mes angoisses m'était devenu un véritable sujet de consternation et cette nouvelle alarme m'avait au moins redonné quelque espoir d'en finir. Pourquoi m'avez-vous donc écouté sans broncher, comme si mes propos n'étaient pas parfaitement insensés?

R.B.

Dix-huit sonates de Domenico Scarlatti. Piano: Maria Tipo

Maria Tipo joue l'immatériel, l'enchantement. Elle a l'art d'enchaîner des notes suspendues, des tensions feutrées en permettant au silence d'agir en nous. Si j'osais, je dirais qu'il y a du chat dans Scarlatti... comme dans Maria Tipo. Avec une pareille maîtrise du clavier, tout respire. Tout est tracé avec la netteté d'une ligne de Matisse (ou de l'arête diamantine), mais avec sa légèreté et son espace lumineux, intimiste, sans négliger la détermination des attaques, la puissance du trait. (Il me semble que je perçois également chez Horowitz le même art suprême, mais avec plus de distance, moins d'intériorité.) Je pense à la rêverie crépusculaire de la *Sonate* en ré majeur (K.32). Seul Mozart va aussi loin, avec la douceur fragile et forte des ailes de l'ange.

Pour saisir l'aspect «acquis» chez Scarlatti, qui s'est adapté à l'Espagne comme le Greco, il faut plutôt écouter ses sonates au clavecin, avec Rafael Puyana, par exemple. Car Maria Tipo donne l'impression de transcender l'ethnie et l'époque (à l'instar de Karajan dans la *Cinquième Symphonie* de Tchaïkovski). Ce qui accentue la dimension intemporelle de son jeu, et nous maintient dans l'espace ludique d'une exploration de l'âme. Je pense en particulier à la *Sonate* en si bémol majeur (K.128). Je trouve dans Scarlatti un art du ravissement, de la contemplation, de la sobriété silencieuse que rend magiquement Maria Tipo, et qui nous convainc, si besoin était, que ses œuvres peuvent être magnifiées par la qualité sonore du piano moderne. Bref, quel apaisement à côté des tempêtes romantiques! Quel émerveillement! (EMI: Pathé Marconi, CDC 7 49078-2)

F.O.

Une question

La revue *Stop* (C.P. 983, Succ. C, Montréal, QC, H2L 4V2) porte sur la couverture de son numéro 10 (janvier-février-mars 1989) la question suivante: «Pourquoi payer plus? 4\$ 90 pages». Je demanderais plutôt: «Pourquoi payer si cher pour ce qu'on peut lire dans ces 90 pages?»

R.M.

Poire et fromage

Soirée chez des amis. Gin-tonic et croustilles à l'accueil. Conversation engagée entre un inconnu palabreur et un collègue affable. Je m'insère mal dans l'échange qui d'ailleurs piétine, à ce qu'il me semble. Témoin gênant. L'hôtesse me prend en charge pour m'empêcher de nuire davantage. Je m'évade pour suivre les propos des deux précédents; l'inconnu expose la méthode de sa thèse de littérature comparée. Je n'y entends goutte. Le collègue a l'air de suivre. L'hôtesse prépare les entrées et nous invite à passer à table. L'inconnu se présente à moi plus personnellement et la conversation navigue comme elle peut entre les marmites fumantes et les bouteilles de vin. Le collègue et l'hôtesse entrent dans la discussion. Je risque une sortie sur une parution récente que personne n'a lue et que je résume cavalièrement, sans ménagement pour l'auteur que tout le monde connaît. L'hôtesse me gronde aimablement en me demandant de lui apporter le bouquin que je lui promets pour le lendemain. Nous faisons des blagues au dessert et les rires se bousculent cacophoniquement. Je sors mes cigarettes au café. Chacun fume, sauf l'hôtesse qui réprimande publiquement son mari d'avoir accepté d'en griller une sur mon offre. Je m'abstiens (de fumer) au digestif et nous devisons encore joyeusement. On se serre la main, on s'embrasse, on se quitte, on promet de se revoir, on rentre chacun chez soi. Il fait froid dans la nuit noire. Je fume encore en démarrant. Le moteur toussote d'une façon désagréable et j'entends ses ratés comme autant de reproches.

R.B.

Barde

Le barde est Seamus Heaney, né en Irlande du Nord en 1939. Son livre: *Poèmes 1966-1984* (Gallimard, 1988). Les traductrices: Anne Bernard Kearney et Florence Lafon. L'introduction: assommante. Pourquoi se gargariser de sciences humaines et citer Foucault et Lacan pour introduire un barde? Il n'a nul besoin de ce chargement. Heaney présente son père, sa mère, sa femme, leurs enfants, un cerf-volant, une truite,

des mûres, des tourbières, un sorbier comme «une fille avec du rouge à lèvres»... Il les présente d'une façon telle qu'ils sont universels en restant uniques. C'est du moins par là que je m'explique mon intérêt pour eux, sans savoir si mon impression sera universelle en restant unique.

J.-P.I.

HISTOIRE NATURELLE DES BOUFFONS

Classe des plumifères

Ordre des ordinatoires

Groupe des poissons de haute-mer

Famille des médiatisés

Le Véliplanchiste (*Velius legero*)

Récemment découvert, après la dernière guerre, proliférant dans les nombreux médias. Né (probablement) de la nécessité (voir Monod, IX, 225) hebdomadaire. Le véliplanchiste est muni de nageoires caudales et latérales extrêmement mobiles (60 vibrations par semaine, produisant 120 lignes de 20 picas) qui lui permettent de parcourir la surface du liquide littéraire sans presque se mouiller, à mouvements rapides et désordonnés. Il est brillant, spectaculaire, coloré. Il plane au-dessus des vagues les plus creuses comme des plus faibles.

À la période des amours, tous les trois ans, ce remarquable ordinaire pond un roman court sur son propre Macintosh. Immédiatement, ses semblables se précipitent et dansent autour du frai, battant des nageoires et poussant de petits cris d'admiration en 120 lignes, obligeant le véliplanchiste à leur rendre la pareille, à leur tour.

Le Sous-marin (*Abyssos abstractus*)

Poisson plumifère des grandes profondeurs, le Sous-marin plonge au plus creux des mers littéraires et s'y tient durant des années, respirant par un long appendice hérissé de citations, que les pêcheurs de morue accrochent parfois avec leurs filets. Freudien et marxiste, ce monstre dont la tête enfle en s'illuminant au phosphore, fait l'amour aux méduses dont

ses rejets acquièrent la viscosité. On les appelle des livres engagés.

Parfois, le Sous-marin heurte un écueil ou une gaffe rouillée. Il se noie, entraînant ses lecteurs avec lui.

Le Solicétacé (*Genius Impalpabili*)

Parfois nommé Moby Dick Melvillus, ou encore Le Navigateur Solitaire Ger. (pour Gerbault). Le Solicétacé est un plumifère mal classifié, puisqu'il ignore l'ordinateur et possède, comme la seiche, sa propre encre derrière laquelle il se dissimule volontiers.

C'est un poisson solide, à chair ferme, à écailles protectrices, pratiquement insensible à la critique, donc très rare. Il va droit son chemin. Il vit pauvre, et coule rarement. Admiré en secret par ses congénères de tous groupes et de toutes familles, sa trajectoire rectiligne est souvent suivie par eux, mais ils se lassent bientôt et le laissent seul, tout entier à son œuvre attaché. Figure dans les dictionnaires dix ans après sa mort.

Le Radeau (*Tragicus Morbido Inc.*)

Larmoyant, suppliant, le Radeau navigue pour qu'on le secoure en le couvrant de nourriture, de couvertures chaudes et de compliments compassés. Il nage en bancs autour des Éditeurs (voir classe des Vandales, Sous-ordre des Marchands) dans un ballet émouvant, se retournant sur le ventre afin qu'on aperçoive et admire ses plaies: cancers, pustules suppurantes, pertes d'un être cher ou d'un chien, défaut d'amour maternel, manque de présence du père, relations sexuelles déviantes, ou simplement misère existentielle. Il en est couvert, et s'en invente au besoin.

Le Radeau produit beaucoup. Car il est sujet à la logorhée, seule affection dont il ne se vante pas.

Le Plumo-corsaire (*Magno criticus*)

Poisson plumifère dangereux, le Plumo-corsaire attaque tout ce qui passe à sa portée. Ses dents acérées l'ont fait surnommer Chien-de-plume. Il ne supporte pas la présence de ses

congénères auxquels il cherche des parasites qu'il avale et recrache en doses massives produisant la glose, cette matière visqueuse qui pollue les mers et salit les rivages. On prétend que même ses compliments, émis par une glande atrophiée sous-caudale, sont vénimeux. Il se reproduit par coït rectal.

Le Radeau-parasite (*Plumito activus Invest*)

Ce plumifère est un Radeau d'une variété déviante, car il n'utilise pas, pour sa survie, ses plaies ni ses avatars mais en invente aux autres, afin de les raconter avec grande jubilation. Il navigue sur le dos de toutes les espèces, se nourrit de leurs déchets et les régurgite sous forme de romans d'amour, romans historiques, sagas diverses et biographies enjolivées ou enlaidies. C'est un bon commerçant qui copule à la demande et pond inlassablement des œufs qu'il vend très cher aux marins de rencontre, abandonne sa proie et se met à la remorque de la suivante.

La femelle du Radeau-parasite est particulièrement dangereuse, car elle s'habille mode, et son chant envoûte les pauvres marins-lecteurs.

(À suivre)

J.F.-R.

Rêve éveillé

Le temps est franc. Il joue pour ou contre soi. Il est égal et parfaitement indifférent au résultat de son action. C'est le seul ennemi vraiment digne ou le nécessaire confident, l'aube sereine, le passage dérobé. Le temps n'attend pas. Toute initiative lui appartient sans qu'il ait à la prendre. Ce que j'aime me soulève mais son poids me retient.

Le silence d'un après-midi d'été, les nuages gris bleu sur la montagne, le filtre brumeux de la mer, l'asphalte chauffé de la rue et nul autre mouvement que ce vent doux portant par la fenêtre le bruissement du feuillage. Captif de mon verre, de mon stylo, de mon cendrier, j'accueille comme une faveur cette musique d'Orient qui plane sur la terrasse et semble venir des arbres. Rien d'autre sous le ciel que des fleurs et des

fruits. Le jour passe. Il fait nuit. Il a plu doucement, mais rien ne semble plus s'échapper des nuages suspendus sur la ville. Je marche sous les arbres mouillés dont l'odeur remplit l'atmosphère; tout est calme et délicieux; je pense, en humant l'air qui embaume, que la rue s'est parfumée comme une femme qui veut plaire. Ou plutôt, je pense seulement qu'elle me plaît, et cette idée me semble répondre à l'émanation de ses parfums.

R.B.